

Luxe, calme et volupté... *desde* La Habana

Controverse cubaine entre le tabac et le sucre de Fernando Ortiz, Traduit de l'espagnol par Jacques-François Bonaldi, Mémoire d'encrier, 708 p.

Michel Peterson

Numéro 244, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69397ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Peterson, M. (2013). Compte rendu de [Luxe, calme et volupté... *desde* La Habana / *Controverse cubaine entre le tabac et le sucre* de Fernando Ortiz, Traduit de l'espagnol par Jacques-François Bonaldi, Mémoire d'encrier, 708 p.] *Spirale*, (244), 75-77.

Museum, à l'automne 2012, preuve que, dans ces œuvres, « l'histoire n'a pas fini de se mettre en histoires ».

HISTOIRES DE NOMS

Pour illustrer la pensée de Rancière à notre tour, prenons l'essai de Claude Burgelin, *Les mal nommés*. Le professeur s'y penche sur Duras, Leiris, Calet, Bove, Perec et Gary, pour démontrer que « [l']œuvre transforme le nom ou lui donne une aura ». Les pouvoirs du nom propre chez l'écrivain sont des carrefours d'imaginaire et parfois davantage : la transmission indéchiffrable, honnie, biffée, parasitante, refuge ou fuite de l'affiliation.

Grandiloquence de l'ombre ou fétichisme du détail ? Le patronyme renvoie à l'origine, au corps de la lettre, au clan, aux mythes de l'identité et à la liberté de l'écrivain, maître des mots et non de son

destin. Le nom sur un livre porte la survie, et la renommée déplace la famille sur un plan électif, tout autant que symbolique. Poquelin, Arouet, Beyle, Dudevant, Labrunie, Thibaut, Viaud, Kostrowitsky, Saucer, Farigoule, Destouches, Grindel, Bobovnikoff, de Crayencour, Poirier, Donnadiou, Kacew, Joyaux, Thomas¹, leurs pseudonymes appartiennent à la fiction : trouble, inquiétude, ressentiment, déformation, langues, c'est leur histoire. De quelle négation est-il question sous un pseudonyme ? La thèse de Burgelin la relie au besoin de raconter des histoires.

Ainsi, ces écrivains mal nommés, toutes origines confondues, répondent à l'effondrement par un fier mensonge, qui relance leur quête de vérité. Dans les lacis de l'écriture, Duras révèle sa relation au père, de *L'amant* au Yann Andréa de *L'homme atlantique* et aux fantômes d'*Aurélia Steiner*; sa déconstruction, sa

« *mémoire d'ombres et de pierres* », disait-elle, est la langue même de la littérature. L'auteur de *Biffures* ne s'est pas toujours appelé Leiris, le travail psychanalytique éclairant les identifications chimériques qui fondent son œuvre. Quant à Henri Calet, il s'appela d'abord Raymond Barthelmess, fils de Théo Feuillaubois, voleur patenté devenu auteur Gallimard. Perec s'est expliqué sur l'importance de l'accent et a fait de son œuvre un jeu de cache-cache obsédant ; Burgelin en raconte l'histoire dans les vacillements du texte, la rapprochant de l'onomas-tique de Modiano. C'est un fabuleux collier de perles que ces noms inventés, ces porte-voix. Une part inapprivoisée détache leur singularité. †

1. Molière, Voltaire, Stendhal, Sand, Nerval, France, Loti, Apollinaire, Cendrars, Romains, Céline, Éluard, Bove, Yourcenar, Gracq, Duras, Gary, Sollers, Houellebecq.



Luxe, calme et volupté... desde La Habana

PAR MICHEL PETERSON

CONTROVERSE CUBAINE ENTRE LE TABAC ET LE SUCRE de Fernando Ortiz

Traduit de l'espagnol par Jacques-François Bonaldi
Mémoire d'encrier, 708 p.

Quand j'avais lu pour la première fois, en 1981, le chef-d'œuvre de Fernando Ortiz, j'avais été ébloui par sa langue richissime ainsi que par la rigueur baroque de son analyse foisonnante des forces économiques et sociales s'affrontant à Cuba au long de son histoire. Tout en étant d'une facture fort différente, il m'avait fait penser à *Veines ouvertes de l'Amérique latine*, d'Eduardo Galeano, un autre grand classique de l'ethnologie sud-américaine. Cette fois, c'est en fran-

çais que j'ai le plaisir de le reprendre, magnifiquement traduit, avec une rigueur sans faille ainsi qu'une justesse technique et poétique faisant honneur à l'original au sens où le style en apparence brouillon n'est jamais *occidenté* par le traducteur. Comme l'indique d'ailleurs ce dernier, se lancer dans cette « *épopée du tabac* », c'est comme « *pénétrer dans une sorte de jungle à peu près aussi dense et inextricable que la forêt vierge amazonnienne* », que je comparerais pour ma

part à celle du grand Frazer. L'image de la forêt s'avère pertinente puisqu'elle souligne, outre les heurts de la syntaxe, la complexité de la structure de l'ouvrage. En effet, si la première édition, de 1940, précédée d'un prologue de Bronislaw Malinowski (repris dans le présent ouvrage), comptait plus ou moins deux cents pages, la seconde, de 1963, se trouve augmentée d'un massif presque aussi volumineux. C'est la traduction de cette dernière édition — que le Maître

cubain considérait comme « *un essai de caractère schématique* » parce qu'il « *ne fait pas le tour de la question* »... — qu'on peut maintenant lire, organisée de la manière suivante : le chapitre initial, pivot de l'ensemble, de près de cent cinquante pages, puis vingt-cinq chapitres « complémentaires » (cette fois, plus de cinq cents pages!) réunis en deux sections sous le titre général : « Histoire, ethnographie et transculturation du Havane & Débuts du sucre et de l'esclavage des Noirs en Amérique ». Ajoutée à cela, une immense documentation, fournie en notes, mais se déployant parfois sur plusieurs pages, et on se retrouve avec une des plus impressionnantes sommes de l'ethnographie et de l'anthropologie antillaises, comparable en termes de puissance épistémologique aux grands travaux d'Alfred Métraux, de Jean-Luc Bonniol ou de Jean Benoist.



C'est évidemment sur le mode de la polémique entre « *les deux personnages les plus importants de l'histoire de Cuba* » que Ortiz organise son discours. Mais le mot espagnol *contrapunto* dit mieux que le mot français *controverse* ce dont il s'agit : élaborer une dialectique contrastive, une lascive rumba qui suscite, comme le souhaitait Jacques Schotte, non pas une « *synthèse clôturante, mais plutôt [...] une réouverture et une remobilisation* » (Vers *l'anthropopsychiatrie*, Hermann, 2008). Loin donc de favoriser les polarités et les dichotomies, Ortiz dégage des intrications. Et d'abord, celle de la différence des sexes : « *Si le tabac est homme, le sucre est femme.* » Encore : « *Le tabac est audace rêveuse et individualiste jusqu'à l'anarchie. Le sucre est prudence pragmatique et socialement intégrante. Le tabac est audacieux comme un blasphème; le sucre est humble comme une prière.* » Un pas de plus et Ortiz nous entraîne, en deçà et au-delà

de l'économique, du côté de l'appareil psychique : « *Les psychologues penseraient que le sucre a une âme objective, actualiste et extravertie, et le tabac une âme subjective, idéaliste et introvertie. Nietzsche pensa peut-être que le sucre est dionysiaque et le tabac apollinien. [...] Il se peut que le vieux Freud se soit demandé finalement si le sucre était narcissique et le tabac érotique. Si la vie est une ellipse dont les deux foyers sont le ventre et le sexe, alors le sucre est nourriture et subsistance, le tabac amour et reproduction.* » Étonnant passage qui jouxte l'archaïque et le tragique tels qu'ils prennent au corps l'humain dans la dynamique pulsionnelle qui l'anime dans son rapport à soi et à l'autre.

globalisation accélérée de la pauvreté que nous connaissons aujourd'hui.

EX FUMO DARE LUCEM

Amateur comme Freud, Churchill et Lacan de cigares, Mallarmé — qu'on voit dans le célèbre portrait de Manet affublé de son *puro* — entend le tabac qui « *sans parler roule les oraisons* » (« Aumône »), convoquant le glas funèbre du mendiant, tandis que Derrida, dans *Feu la cendre*, conjugue les vers de cendre du poète d'« Un coup de dés » avec « La fausse monnaie » de Baudelaire et l'*Essai sur le don*, de Marcel Mauss. Ortiz, lui, parle de produire l'histoire du tabac, sa *texture historique*, comme s'il s'agissait de « *produire une œuvre d'art* ». Il s'extasie avec les poètes devant « *la merveille d'une symphonie d'arômes, de saveurs et de stimulants toujours en variation et harmonieuse* ». Voilà un fort contraste avec les campagnes antitabac politiquement correctes que les pouvoirs publics mènent aujourd'hui alors qu'ils n'hésitent pas à promouvoir la dépendance au jeu et aux antidépresseurs. L'ethnologue ne verse cependant pas dans le romantisme et ne cache pas que cette herbe du diable peut causer le cancer, ce qui ne lui enlève pas son « *mystère* » et son « *sacré* ».

Cela dit, pour stimulant que soit cet appel au sexuel et à l'érotique, c'est en ethnologue que Ortiz aborde nos deux produits. D'emblée, une frontière sépare en les unissant la fille d'Apollon et l'engeance de Prosperine. Le sucre est introduit par les Arabes en Europe à l'époque de Colomb alors que le commerce et l'exploitation du tabac ne débutent qu'à partir du XVI^e siècle. Mais alors que l'économie du sucre est d'entrée de jeu « *dirigée* », celle du tabac est « *spontanée* » : « *La production du sucre*

[...] a toujours été une entreprise du capitalisme par son grand enracinement territorial et industriel, et par l'ampleur de ses investissements permanents. Le tabac, fils de l'Indien sauvage sur la terre vierge, est un fruit libre, sans joug mécanique, à l'inverse du sucre qui est trituré par les broyeurs. Ceci a eu d'énormes conséquences économiques et sociales. » Effectivement, sans même prendre ici en considération l'ensemble des liens entre l'abolition de la traite et de l'esclavage avec le développement industriel (pré-

sur le terrain l'opposition entre *vega* et *hacienda* : la première, site rural, « *vocabulaire de simple géographie* », évoque pour Ortiz le potager, tandis que la seconde, dédiée au sucre, appelle la colonie. Ainsi, alors que le sucre fut dès son origine « *métis* » puisque sa production « *dépendit toujours des énergies des Blancs et des Noirs* », le tabac fut « *un truc d'Indiens et de Noirs* » et ce, même si la cupidité des Blancs finit par faire en sorte que les autorités promulguèrent des décrets empêchant les Noirs de le cultiver et de

ceux d'assimilation, d'intégration, de syncrétisation, de métissage ou encore de multiculturalisme), qui dominait avant l'introduction du terme de Ortiz le paysage ethnologique et anthropologique, désigne l'ensemble des processus qui favorisent le passage d'une culture dominée à une culture dominante, celui de transculturation (proche à mon sens de « transcréation ») exprime « *les phénomènes extrêmement variés que les très complexes permutations de cultures engendrent à Cuba et sans la connaissance desquelles il est impossible de comprendre l'évolution du peuple cubain sur le plan économique autant que sur les terrains institutionnel, juridique, éthique, religieux, artistique, linguistique, psychologique, sexuel, ainsi que dans les autres aspects de la vie* ». On reconnaît là la conception de la culture comme fait social total (Durkheim, Mauss). Dans le cas de Cuba, quatre mouvements de transculturation se rencontrent selon Ortiz : celui de l'Indien du paléolithique au néolithique, suivi « *de la disparition de celui-ci par incapacité à s'adapter à l'impact de la nouvelle culture espagnole* » ; celui des afflux constants d'immigrants blancs, en particulier des Espagnols ; celui des Noirs africains ; enfin, celui d'immigrants d'origines diverses, des Indiens du continent aux Chinois de Macao en passant par les Américains du Nord, les Lusitaniens, les Français et autres.

Le concept et la pratique de transculturation marquent ainsi la nécessité de la fusion différentielle de deux ou plusieurs cultures.

pité par la machine à vapeur et le train), ces deux orientations se fondent sur des énergies libidinales, commerciales et sociales poussant dans des directions différentes et relèvent ainsi de systèmes signifiants distincts : « *Le tabac sort et entre ; le sucre entre et sort... et reste dehors. Tout le développement historique du tabac à Cuba, de par son caractère autochtone, son excellence et d'autres facteurs collatéraux, a un sens économique centripète. [...] En revanche, les affaires sucrières de Cuba, de par l'exotisme de ses origines, de ses antécédents européens et de son caractère capitaliste étranger, ont un sens économique centrifuge.* » Force endogène et force exogène, pour opposées qu'elles soient, n'en concourent pas moins à former l'histoire de l'île et informent par conséquent la constitution du tissu social et racial : le sucre, qui « *naît non fait* », du côté de la culture, est enracinement, long terme, esclavage, tandis que le tabac, qui « *naît tout fait* », du côté de la nature, est nomadisme, court terme, liberté. Bien sûr, Ortiz n'est pas naïf ; il sait que la culture du tabac n'est pas ontologiquement signe d'affranchissement puisqu'elle peut même se transformer en aliénation aussi brutale que celle qu'on a pu voir en Virginie où la production de masse supplanta l'artisanat et fut comme le sucre contrôlé par « *ce centre d'irradiation à la puissance charismatique qu'on appelle Wall Street* ». Reste qu'on comprend par là comment se tissa

le vendre aux Espagnols. Rien là de surprenant si l'on prend en considération que la loi est toujours celle du plus fort et du possédant. Nous voilà dans la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, reprise par Gilberto Freyre dans son livre dont l'éditeur de la traduction en français calque la formule (*Maîtres et esclaves. La formation de la société brésilienne*), effaçant du coup entièrement l'antinomie fondatrice *Casa-grande e senzala*, c'est-à-dire le découpage territorial et géoéconomique entre la maison du maître et l'ensemble des cases destinées aux esclaves. Au fond, l'histoire profonde du développement d'une société se construit toujours sur ses systèmes d'échanges, lesquels s'organisent en fonction des découpages spatiaux des collectivités et des humains (il s'agit ici de l'évolution démogène) qui les composent.

TRANSCULTURATION

C'est dans cet ouvrage que Ortiz, il importe de le mentionner, introduit le néologisme « *transculturation* », même s'il semble que son créateur soit l'explorateur états-unien John Wesley Powell, qui l'invente en 1880. Aujourd'hui largement employé, il constitue en tout cas le pivot de la première partie des chapitres complémentaires. Que signifie donc ce terme ? Alors que celui d'acculturation (à ne point confondre avec

Le concept et la pratique de transculturation marquent ainsi la nécessité de la *fusion différentielle* de deux ou plusieurs cultures. En d'autres termes, il s'agit de dépasser la simple incorporation, dont Malinowski affirme qu'elle est au cœur du processus, pour favoriser une introjection redéfinissant, au-delà des systèmes symboliques propres à chaque culture, des frayages de nouveaux rhizomes et devenir. Que l'histoire nécessairement transculturelle de tout pays éclaire celle de l'ensemble des autres, Ortiz le démontre noir sur blanc en stipulant que « *peu de leçons seront plus fécondes pour l'histoire universelle des phénomènes économiques et de leurs reflets sociaux que celles qu'offrent le sucre et le tabac cubains* ». Reste à penser, dans la folie globale du libre-échangeisme, les rapports inquiétants entre transculturation et mondialisation. †